

Danielle Laurin, Evelyne Ledoux-Beaugrand

Maïté Snauwaert

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2015). Compte rendu de [Danielle Laurin, Evelyne Ledoux-Beaugrand]. *Lettres québécoises*, (157), 51–52.



DANIELLE LAURIN

Duras, l'impossible

Montréal, Québec Amérique, 2014, 184 p., 19,95 \$.

Portrait, autoportrait, hommage

Parmi la pléthore de publications sur Marguerite Duras, un livre saisissant de justesse, de brièveté, le vrai témoignage d'une lectrice sur la manière dont certaines œuvres alimentent notre vie.

Duras, *l'impossible* a paru pour la première fois en 2006 chez Varia, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de l'écrivaine. Il reparait chez Québec Amérique à l'occasion du centenaire de sa naissance. Or parmi la pléthore de publications critiques qui ont toujours accompagné cette œuvre proliférante, et se sont multipliées encore à l'occasion de ces deux anniversaires, le livre de Danielle Laurin s'impose par son efficacité : la diversité des aspects de l'œuvre et de la vie qu'il aborde, tout en les liant d'un seul trait et en leur conservant toute leur énigme, sans jamais perdre de vue la littérature, là où tant d'ouvrages ont sombré dans l'écueil psychologique ou biographique.

Depuis sa disparition, Marguerite Duras s'est, pourrait-on dire, classicisée. Sa réputation orageuse de son vivant, liée au scandale de certaines de ses interventions médiatiques jugées impudiques lorsqu'elle y révélait sa vie, ou obscènes lorsqu'elle écrivait sur celle des autres, a été alimentée par les éléments sulfureux de sa biographie : l'amant chinois à quinze ans révélé alors qu'elle en a soixante-dix ; la longue interview confessionnelle à ce sujet sur le plateau de Bernard Pivot ; le *best-seller* que ce livre, *L'amant*, a constitué, et le prix Goncourt qu'il a remporté ; l'enfance et l'adolescence dans une Indochine coloniale disparue et pour cela mythique ; l'engagement dans la résistance durant la Seconde Guerre mondiale ; l'attente de son mari déporté, Robert Antelme, également rapportée beaucoup plus tard dans *La douleur* ; l'engagement dans le Parti communiste puis le départ fracassant ; le jeune amant homosexuel des quinze dernières années, Yann « Andréa », fait personnage de roman...

Un véritable essai

Comme l'ont relevé plusieurs critiques retranscrites à la fin de l'ouvrage lors de sa première publication, le caractère peut-être le plus marquant du livre de Danielle Laurin est qu'elle sait trouver sa place, face à l'histoire aussi bien qu'à l'œuvre de cette géante des lettres françaises. Dans une forme épistolaire, c'est bien un *essai* qu'elle écrit — fait si rare —, c'est-à-dire un texte dans lequel elle assume sa subjectivité, qui la situe, tient un propos original qui l'engage, et dont le ton est juste parce qu'il est le sien. Ainsi, on ne lit pas seulement un livre sur Marguerite Duras,



Danielle Laurin expose comment certains livres nous aident à vivre, quand ils ne nous empêchent pas carrément de mourir.



DANIELLE LAURIN

et j'allais dire un livre de plus. On lit un livre sur le pouvoir de fascination de la littérature, et sur son pouvoir d'accompagnement dans nos vies. Danielle Laurin expose comment certains livres nous aident à vivre, quand ils ne nous empêchent pas carrément de mourir. Et en effet, s'il y a bien quelque chose à dire de Marguerite Duras, quelque chose qui mérite d'être inlassablement repris, c'est à quel point elle a produit une œuvre qui, bien qu'elle ait une esthétique forte, va beaucoup plus loin que l'esthétique pour s'enraciner au plus profond de notre expérience intime de la vie, et faire écho à son énigme intacte.

Un voyage d'initiation

Nous suivons Danielle Laurin dans ses voyages sur les traces de Marguerite, y compris dans l'actuel Vietnam, et soudain il y a cette description, Sadec, au sud de l'ancienne Saïgon, où vécut Marguerite :

Une grande avenue bordée de palmiers où subsistent quelques maisons coloniales défraîchies. De petites ruelles animées, aux bicoques improbables, qui menacent de s'effondrer. Un marché, avec des victuailles peu alléchantes, du sang qui dégouline, des pacotilles. Un hôtel d'État, fade, désert. Au tournant, un ou deux restaurants, peu invitants, vides. Une pagode rouge aussi. Une maison en céramique bleue. (p. 140-141)

Le livre est aussi une belle invitation à entrer dans l'œuvre, pour qui ne la connaîtrait pas encore.

Dans ces pérégrinations, ce passage me paraît emblématique de la juste distance que l'auteure sait trouver. Elle retrouve les lieux, nous les restitue tels que nous les reconnaissons de l'œuvre ; et en même temps elle n'est pas subjuguée par eux, mais en montre l'épuisement, la défaite dans le temps qui a passé. Lorsqu'elle rencontre Yann Andréa au Café de Flore à Paris, ou Jean Mascolo, le fils de Marguerite Duras, dans la maison de Neauphle-le-Château, c'est de même hors de tout pittoresque. Ce n'est pas en groupe fascinée abordant des « personnages », mais bien en être humain rencontrant d'autres êtres humains. Et elle sait prendre la mesure juste de ce que le deuil a laissé en eux, tout comme nous croyons à son récit des funérailles de Duras, auxquelles elle a assisté, et au deuil qu'elle-même doit faire de l'auteure, dont le livre est aussi la tentative.

EVELYNE LEDOUX-BEAUGRAND

Imaginaires de la filiation**Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes**Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2013, 328 p.,
29,95 \$ (papier), 21,99 \$ (numérique).

Héritages mélancoliques

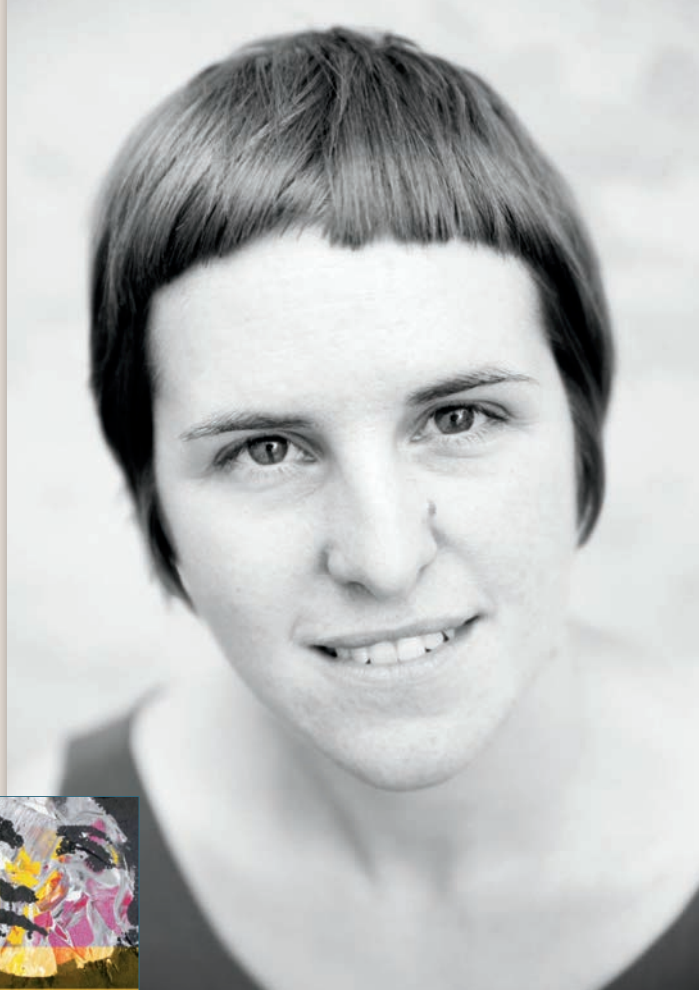
Imaginaires de la filiation propose une réflexion énergique sur le conflit de générations entre les auteures littéraires de la deuxième et de la troisième vague du féminisme, et nous invite à considérer le lien – aux ancêtres, à l'Histoire, à l'enfant – sur le mode du perdu et de l'absenté.

Cette étude solide, d'une voix maîtrisée, s'inscrit dans un paysage littéraire contemporain marqué, en France, au Québec, au Canada et aux États-Unis, dans la production des hommes aussi bien, par des « récits de filiation » qui explorent les relations familiales dans le sens de l'ascendance et plus récemment de la descendance. Evelyne Ledoux-Beaugrand s'intéresse, elle, spécifiquement à des écrivaines qui se positionnent face à un ou à plusieurs héritages, à une généalogie demandant à être interrogée, parce que trouée, problématique, non réglée, voire insoluble, ou qui contrarie la possibilité de transmettre à son tour. La thèse de l'auteure est qu'il s'agit là d'un effet de génération — à entendre ici dans un sens culturel plutôt que biologique, puisque y coexistent des auteures de trente et de soixante-dix ans. Cette nouvelle génération, apparue au tournant des années quatre-vingt-dix, chercherait à créer ou à recréer un lien jusque dans l'absence ou le deuil — ce que l'auteure nomme la « mélancolisation du lien ». Elle serait par là en rupture vis-à-vis de sa prédécesseure, formée par ce qu'Evelyne Ledoux-Beaugrand nomme « les auteures de la sororité » : auteures féministes des années soixante-dix et quatre-vingt désirant faire table rase de la famille et de la maternité, jugées patriarcales et oppressives, en faveur d'une communauté horizontale de femmes-sœurs.

Un héritage critique

La contradiction qui tient le livre fait aussi la force de son propos. L'auteure, elle-même héritière obligée des vagues de féminisme qui l'ont précédée, à la fois revendique une filiation et refuse cet héritage sororal au profit d'une complexification du rapport à l'ascendance et à la descendance, qu'elle lit avec justesse chez les auteures qu'elle assemble. Or, c'est précisément cette double valence qui crée le lien *mélancolique*, « processus par lequel filiation et affiliation se créent à partir des ruines et des restes, dans la distance, la disparition et la différence » (p. 299). Ce lien est alors « paradoxal », en ce qu'il restaure ou fabrique « de l'appartenance avec l'objet ou la personne qu'[il] déclare perdu » (p. 20). Le geste critique est sain qui évoque l'aphorisme de Freud — une des références théoriques de l'ouvrage — selon lequel « le progrès des sociétés repose sur le conflit entre les générations ».

Les spectres d'un passé historique ou politique traumatique, ceux d'ancêtres ou parfois de progénitures tus, habitent ainsi le corpus étudié. Celui-ci est composé de textes d'auteures francophones confirmées ou débutantes, publiés entre 1997 et 2007, choisis parce qu'ils probléma-



EVELYNE LEDOUX-BEAUGRAND

sent ce rapport au père, à la mère, à l'enfant fait ou non fait, nouveau-né, fantasmé, avorté, disparu ou mort. Plus généralement, ils mettent en jeu la représentation de la femme fille ou mère dans les écrits littéraires parus depuis le début des années quatre-vingt-dix, et celle-ci est sinon toujours dysphorique du moins inlassablement critique au sens fort.

Une politique mélancolique de la filiation

Ultimement, la démonstration — qui fait solidement son propre chemin, affirmant au risque d'être polémique, interrogeant au lieu de recevoir passivement — aboutit à l'idée qu'il y va d'un *engagement* (ou d'une absence d'engagement) dans la façon dont une génération se situe vis-à-vis de l'héritage et de la transmission, décide ou non d'y (d'en) participer. Le livre aurait pu porter le titre de *Politiques de la filiation*, dans la mesure où il convoque dès l'abord cette dimension essentielle à sa réflexion.

C'est ainsi l'Histoire qui est réhabilitée comme succession des générations, avec ses accidents et ses risques. La *mélancolisation* proposée par Evelyne Ledoux-Beaugrand paraît ainsi propice à être méditée théoriquement et, sans doute, intérieurement par chacun, tant les liens familiaux, généalogiques ou affectifs, aussi bien que le rapport à l'Histoire, de plus en plus ramené à une dimension mémorielle subjective, semblent dévolus de façon croissante à la responsabilité solitaire de chacun.